



C. BORTELS

Luc de Brabandere

Philosophe d'entreprise, enseignant, conférencier et auteur ⁽¹⁾

■ Son but n'est pas de fournir des certitudes, mais de se protéger des lavages de cerveau. Le confort des idées reçues ne donne qu'une sérénité illusoire. Mais où se situe cette boîte à outils parmi les nombreuses manières que nous avons de penser ?

notre faculté de penser qui se met en action. Elle le fait même la nuit, car un cauchemar n'est jamais qu'un mode supplémentaire qu'à la pensée de se déployer !

Pour mettre de l'ordre parmi toutes ses formes, prenons comme critère la relation qu'entretient la pensée avec la rigueur, car elle peut aller d'un extrême à l'autre.

Certains modes de pensée revendiquent en effet le statut de science, comme les démonstrations géométriques qui ont leurs lois que plus personne ne conteste. D'autres, par contre, ne peuvent avoir cette ambition. Il n'existe pas de théorie de l'intuition ou de l'imagination. La pensée critique se situe quelque part entre les deux, elle ne prétend pas être une science, n'énonce pas de vérités, ne prouve rien mais elle nous invite au doute constructif et au discernement, elle nous pousse à rester en éveil et à nous améliorer sans cesse.

Construire un raisonnement

Développer une pensée, c'est un peu comme bâtir une maison. Ne dit-on pas "échafauder un plan", "construire une réflexion", ou encore "bétonner une argumentation" ?

La métaphore est féconde, poursuivons-la ! À l'image du maçon qui superpose des briques, quiconque raisonne empile des propositions, c'est-à-dire des énoncés susceptibles d'être vrais ou faux, comme "un triangle a trois côtés" ou "le Brexit est une erreur".

Tout raisonnement progresse au rythme de ces petites phrases qui se superposent, la dernière d'entre elles étant la conclusion. Contrairement à une proposition, un raisonnement n'est jamais vrai ni faux, il est correct ou incorrect. S'il est demandé à un mur d'être solide, d'un raisonnement on exige qu'il soit valide. Et c'est loin d'être toujours le cas.

Règles de trois

Quand sur Internet les argu-

mentations sont délibérément construites et distillées pour nous influencer, pour nous persuader, voire pour nous manipuler, c'est alors que doit intervenir la pensée critique. On peut la définir comme une boîte à outils, comme le meilleur équipement possible face aux cybersophistes qui, comme leurs ancêtres de la Grèce antique, se font une joie de plaider une thèse ou la thèse contraire en fonction des intérêts du moment.

La pensée critique peut nous aider trois fois :

- pour détecter la présence d'une argumentation, car certaines sont particulièrement camouflées, voire invisibles ;
- pour comprendre le véritable but qu'elle poursuit, car il est parfois déguisé ;
- pour en vérifier la validité, car les illusions cognitives sont aussi fréquentes que les illusions d'optique.

Commencer une phrase par "Je pense que..." n'est pas la même chose que la commencer en disant "Je crois que..." et on confond souvent les deux entames. Or la première est supposée être la conclusion d'un raisonnement correct, alors que la deuxième n'est jamais que la présentation d'une hypothèse.

Prenons garde, clarifions, soyons exigeants. Dans ce qui circule de nuisible sur Internet, il faut distinguer trois choses :

- le faux que l'on communique dans l'intention de nuire (fake news) ;
- le vrai que l'on communique dans l'intention de nuire (atteinte à la vie privée) ;
- le faux que l'on communique sans intention de nuire (rumeur).

On pourrait commencer par penser critiqueusement cette troisième catégorie !

→ (1) *Dernier livre paru* : "Les philosophes dans le métro" (éd. Le Pommier).

CHRONIQUE

"Gilets jaunes" : pas qu'une question de sous

■ Ne nous trompons pas sur les causes des mouvements sociaux, en commençant par ne pas les confiner au seul portefeuille.



JL FLEMAIL

Étienne de Callatay
Chroniqueur ⁽¹⁾

Côté éco

Le mécontentement des "gilets jaunes", même s'il est difficile de le ramener à un cahier de revendications unique, a souvent été expliqué par la difficulté des fins de mois et une politique économique nuisant au pouvoir d'achat. Et c'est aussi le cas pour les partisans de Trump ou du Brexit ⁽²⁾. Cela se comprend car la stagnation, si pas le recul, des salaires réels pour les "perdants de la globalisation" est une réalité. Et la souffrance économique vient aussi de la perception d'un creusement des inégalités, d'une détérioration du filet de protection sociale, d'une précarisation de l'emploi et de la sous-estimation de la hausse du coût de la vie, qu'il s'agisse du logement ou de l'incidence des séparations dans les familles.

Prenons garde, toutefois, à ne pas réduire les motivations humaines, et notamment nos humeurs, aux seuls paramètres de l'argent. Même si le propos surprendra, l'économiste sait que l'homme n'est pas que cet *Homo œconomicus* de la caricature de sa science qu'en donnent ses détracteurs. Dans leur récent ouvrage sur *Les Origines du populisme* ⁽³⁾, Yann Algan et ses coauteurs avancent qu'à côté des facteurs de type économique, le succès des partis extrémistes tient aussi à d'autres considérations. Ils insistent en particulier sur l'absence de confiance de ces électeurs, un trait qui se marque tant envers les institutions qu'envers les gens, en ce compris les membres de sa propre famille. Le "rapport blessé à autrui", qui conduit à "se méfier des riches et des pauvres", n'est pas à confiner à une affaire d'argent, et il ne cicatrises pas avec moins d'impôts ou plus de transferts sociaux.

Interrogée cet été dans *La Libre* ⁽⁴⁾ sur la crise des "gilets jaunes", l'éphémère ministre française de la Culture Françoise Nyssens a eu un diagnostic percutant, celui d'un "problème de mauvaise santé culturelle". Ceci offre une réponse au paradoxe qui ressortait des études, dont celles du Belge Frédéric

Docquier (UCL) ou, tout récemment, de Marco Tabellini (Harvard) ⁽⁵⁾, sur les effets économiques des migrations : comment expliquer qu'une frange de la population locale s'oppose à l'arrivée de migrants alors qu'elle y gagne sur le plan monétaire, en emplois comme en salaires ? Est-ce un problème de mauvaise information économique ou est-ce que le problème n'est pas d'abord économique ?

L'argent n'explique pas tout, car sinon, comment comprendre le succès des partis populistes en Europe centrale, une région qui connaît une croissance du PIB par personne en âge de travailler plus que soutenue ? Pour Norris et Inglehart (University of Michigan) ⁽⁶⁾, le mal-être est observé auprès de ceux qui ne se sentent pas en phase avec les changements dans la société : acceptation de l'autorité, déclin de la religion, tolérance en matière d'orientation sexuelle, évolution des familles, cosmopolitisme... Le philosophe et sociologue français Bruno Latour a eu une autre formule percutante : "Les gilets jaunes sont des migrants de l'intérieur quittés par leur pays."

Sentiment d'abandon, de "déprotection", de perte de liens sociaux, d'absence de sens dans le monde du travail, d'injustice, d'inefficacité de l'État, de non-reconnaissance des efforts, de manque de respect, voilà ce qui, avec les fins de mois difficiles, nourrit le mécontentement. Tout ramener au portefeuille est un abaissement. Les gens ne sont pas qu'argent.

→ (1) Université de Namur - etienne.decallatay@orcadia.eu.

→ (2) Voir Colantone et Stanig, *Journal of Economic Perspectives*, 2019.

→ (3) La République des Idées, 2019.

→ (4) *La Libre*, 23 juillet 2019.

→ (5) "Gifts of the Immigrants, Woes of the Natives: Lessons from the Age of Mass Migration", *Review of Economic Studies*, 2019.